

IV

LA TOURMENTE

Le lendemain était le jour de Pâques. Cobourg et Hanovre partirent dans la fraîcheur matinale du côté de l'ancien village de Samba, devenu un vaste camp de travailleurs. Assis sous un figuier, d'où leur vue dominait la ville de Tounkeia, ils s'entretenaient de leurs impressions.

– La Grande-Bretagne, dit Hanovre, est habituée à l'ingratitude humaine. Elle a apporté à l'Inde, à l'Égypte, à la Mésopotamie les bienfaits de l'ordre et de la civilisation. Quelle fut sa récompense ? Le Maroc et la Tunisie n'ont-ils pas échappé à la France malgré les services rendus ? Je comprends cependant que les races qui croient avoir atteint leur majorité s'efforcent de secouer la domination occidentale. Si elles y perdent, comme c'est le cas le plus fréquent, c'est leur affaire. Mais les Noirs du Centre africain sont-ils arrivés au stade de l'indépendance ? Je les connais assez maintenant pour répondre à cette question. Ils n'ont ni grande religion ni élite. Le ngoïsme est une religion barbare, puisqu'il tolère la polygamie et l'esclavage. Les universitaires nationalistes, qui regardent le passé, les civilisés, prétentieux et grossiers, constituent-ils une de ces pépinières d'hommes semblables à celle où la Grande-Bretagne n'a cessé de recruter ses hommes d'État ? Non, Cobourg, il n'y a pas d'élite susceptible de présider aux destinées du Centre africain. Ces faux savants ne sont que des enfants, plus grotesques que dangereux. Ce n'est pas tout : les Noirs ont-ils une organisation ? L'art de grouper et de discipliner ses forces est difficile et ne s'acquiert pas en quelques années, surtout si la race est inférieure. Je ne crois pas plus à l'organisation des Bantous que je ne crois aux prophéties de leur épileptique national... Non, mon cher cousin, les Noirs ont encore besoin de nous, de notre expérience, de notre pondération, de nos exemples. L'Angleterre et l'Europe exerceront l'empire ici, dans l'intérêt même du Centre africain, pendant des siècles encore et y sèmeront à pleines mains la justice et la liberté.

Cobourg allait répondre à Hanovre, mais l'attention des deux voyageurs fut attirée par un nuage de fumée qui couvrit en peu d'instant toute la zone industrielle de Tounkeia.

Ils se levèrent, inquiets et, comme des flammes s'élançaient dans l'opaque nuage, ils virent qu'un grand incendie venait d'éclater.

– Ce sont vraisemblablement des grévistes qui détruisent les usines, dit Cobourg.

Le feu se propageait et des détonations se succédaient, tantôt sourdes, tantôt crépitantes. Bientôt le fléau, semblable à une cataracte de feu enveloppée d'un embrun de fumée, s'infléchit vers le sud et parut gagner un des quartiers de Tounkeia. Ils contemplaient ce sauvage spectacle depuis une heure environ lorsque six askaris les cernèrent. Un gradé porta la main à son fez et leur dit :

– Européens, vous êtes prisonniers. Suivez-moi.

Les deux Blancs, se croyant en présence de brigands travestis en soldats, allaient se servir de leurs armes, mais le gradé les prévint et, gardant l'attitude la plus respectueuse, il leur dit :

– Tuez-nous si vous le croyez bon, mais vous n'irez pas bien loin. J'obéis et ne puis rien ajouter.

La veille, vers six heures du soir, l'Agence internationale avait lancé dans le monde entier le radiogramme : « État de guerre entre l'Allemagne et la Russie ne peut être évité. » À sept heures du matin, le jour de Pâques, la dépêche était affichée aux valves de la Grand'Place de Tounkeia. L'insaisissable président du comité « L'Afrique aux Africains », mis au courant de la vision de Toumba et du résultat de la consultation des entrailles du bouc, avait, dès la veille, envoyé par la téléphonie sans fil, le mot « Pluie » à cinquante personnes différentes dans le Centre africain. À ce signal, la force publique, depuis longtemps pénétrée de christianisme ngoïste, devait emprisonner les officiers et les fonctionnaires ; les banques de prêts hypothécaires devaient être incendiées. La réception du mot impliquait pour les chrétiens ngoïsants des missions l'ordre de provoquer la désertion en masse des catéchumènes. Les riches Noirs civilisés, les Noirs fonctionnaires, commerçants ou planteurs, avaient à se rallier à la révolution ou périr. Nul ne pouvait insulter ou blesser les Blancs.

Lorsque la nouvelle de la guerre en Europe fut connue, une foule en proie à une joie démoniaque accourut à la Grand'Place.

Debout sur les mains unies de deux clercs noirs, Toumba haranguait une centaine d'indigènes.

– Frères, le jour annoncé par le Boiteux est arrivé. La guerre est déclarée entre les tribus européennes. Les Blancs vont déchaîner sur eux-mêmes des

ouragans d'obus et de gaz empoisonnés. La race sacrée des Bantous est pardonnée et revient à l'indépendance et à la pureté.

Il ordonna aux civilisés de fouler aux pieds leurs vêtements, livrée de servitude.

Azémadé, entourée de Koulou et d'étudiants noirs des deux sexes, exhortait au calme.

– Les Occidentaux ont pour coutume dans leurs révolutions, disait-elle, de répandre le sang des leurs et de massacrer les rois et les grands. Déplorez dans ces usages les incompréhensibles desseins de Lésa ! Souvenez-vous, enfants de Cham, que tous les hommes sont frères et que les Blancs sont vos sauveurs. Soyez dignes de l'indépendance en restant humains, reconnaissants et justes. Respectez les Jaunes et les Bruns ! Les Noirs traîtres à leur race sont des égarés qu'il faut plaindre et non immoler ! Bantous, ne versez pas le sang !

La fumée et les hautes flammes barraient l'horizon. La foule augmentait sans cesse. Beaucoup d'indigènes n'en pouvaient croire leurs yeux et exprimaient leur stupeur par interjections : « Ala ! hé ! ha ! » et le geste de la main couvrant la bouche. Des quatre coins de la place des cris sans fin s'élevaient :

« Ngoïe, Jésus ! À mort les étrangers ! »

« Les jardiniers des cimetières bantous vont mourir. »

Un Noir européenisé excitait la foule.

– Enfin, disait-il, le jour est venu où nos oppresseurs séculaires expieront leurs outrages et leurs crimes ! Le jour a lui où la Gloire des Nations écrasera la vermine qui la ronge. Mort aux Blancs !

Des étudiants nationalistes rouèrent de coups l'insolent orateur.

Lorsque les fonctionnaires européens prisonniers traversèrent la place, le bruit courait, répété au milieu des hurlements de la multitude, qu'il ne survivrait ni un Hindou ni un Chinois. Les autorités révolutionnaires, redoutant les excès des Noirs, avaient fait protéger les églises par un bataillon d'askaris rangés au pied des trois collines.

La Grand'Place devenait petit à petit un pandémonium retentissant de martèlements de gongs, de chants religieux et de clameurs frénétiques. La fumée des incendies, apportée par le vent, la plongeait par instants dans un épais brouillard. De grandes jarres pleines d'une bière procurant l'ivresse immédiate arrivaient de partout.

Au centre du grand quadrilatère, quarante azandès¹ en costume de danse de guerre, portant le bouclier colorié et le masque, battaient le sol d'un pied cadencé ; le visage et le corps ruisselant de sueur, les yeux exorbités et injectés de sang, ils frappaient de leurs lances quiconque ne se rangeait pas à leur passage. Les fanatiques de la secte ngoïste du Crocodile, le corps nu et peint en rouge, étaient armés d'arcs et de haches et exhibaient des têtes d'Hindous et de Chinois, en vouant à la mort tous les étrangers et les Noirs chrétiens, bouddhistes ou athées. Des pasteurs protestants nègres, assis sur les épaules de leurs ouailles et brandissant la Bible, criaient :

– Frères, réjouissez-vous ! Le mauvais sel est fondu. Les dévastateurs des jardins bantous se tuent en masse pour expier leurs fautes.

Des centaines de Noirs civilisés chrétiens s'étaient dévêtus ; les reins à peine couverts, ils se mettaient à la file indienne et se contorsionnaient, en marchant d'un pas rapide et rythmé, le ventre et les hanches. Les mains jointes, des femmes se parlaient et se souriaient à elles-mêmes en disant : « Mon enfant n'est pas mort. » Des Noirs des deux sexes riaient aux éclats, puis pleuraient ou s'asseyaient sur le sol, en branlant la tête. D'autres, en groupe, battaient des mains ensemble, touchaient les épaules de leurs vis-à-vis, puis s'enlaçaient en gémissant et en versant des larmes. Au milieu de la place, des Nègres et des Négresses civilisés, ayant déchiré leurs costumes européens, échangeaient le sang avec des ngoïstes. Des femmes protestantes, un Négrillon sur le dos, s'interpellaient :

– Marie, Marie, qu'as-tu vu dans le chemin ?

– J'ai vu le Saint Suaire, les témoins angéliques et le Ressuscité dans sa gloire. J'ai vu aussi Simon de Cyrène et il m'a dit : « Tous nos frères seront sauvés par la "Pluie" ».

De tout jeunes enfants noirs, encore chancelants sur leurs jambes, esquissaient des pas de danse. « Les Blancs d'Europe ne sont plus que des mânes errant sur des corps décomposés », vociféraient des affiliés de la secte de l'Hyène, couverts de sang. Autour de Toumba, se pressait une bande de moines au regard extatique.

La folie subite avait atteint des hommes et des femmes. Il y en avait qui, grimpés sur les épaules les uns des autres, hurlaient : « La vermine est morte », puis se précipitaient sur le sol la tête en avant ; d'autres se mettaient en boule et

¹ Ndle : azande ou azandè : groupe ethnique du Congo oriental.

roulaient sur eux-mêmes. Dix jeunes courtisanes, enveloppées de gaze jaune et verte, s'agitaient et se contournaient au centre d'un groupe de protestants qui chantaient des cantiques ngoïstes. Un catéchiste catholique, sous l'empire d'idées délirantes, assurait que les Blancs se sacrifiaient pour les Noirs. À ses côtés, un moine ngoïste se suicidait en buvant du poison : « J'ai sauvé ma race par mes prières, disait-il, j'ai assez vécu ! Ngoïe, donne-moi la troisième vie. »

Lorsque Cobourg et Hanovre furent à Tounkeia, des dépêches de l'Est africain et de l'Angola annonçaient la destitution des autorités, la mort de milliers de Chinois, le meurtre de Blancs de l'Est africain et du Nyassaland par des Noirs civilisés, la destruction de certaines banques de prêts immobiliers et la défection presque générale des askaris de tous les protectorats.

On les conduisit à la prison. Ils étaient calmes et résolus. Le commissaire africain les libéra en disant :

– Nous aimons les Blancs. Leur sort dépend de l'attitude de Rhaba Yahna. S'il est vraiment converti au ngoïsme, ils auront la vie sauve.

Les deux hommes décidèrent de se rendre à la mission protestante. Le browning à la main, sans cesse menacés et insultés par les Noirs civilisés, mais, toujours protégés par les ngoïstes, ils évitèrent de traverser la Grand'Place et firent le tour des collines. Lorsqu'ils arrivèrent au temple, les quatre missionnaires l'avaient quitté. Ils les trouvèrent à la sacristie de l'église catholique, avec trois jeunes catéchistes noirs. Un messenger venait d'apporter au Préfet apostolique la rumeur que Rhaba Yahna ordonnait le massacre de quiconque n'était point noir.

Chacune des personnes présentes dans la sacristie s'était munie d'un subtil poison. Il semblait que les missionnaires protestants et le Prieur eussent toujours été des amis. Cobourg avait les bras croisés. Hanovre fumait une cigarette. Les missionnaires protestants priaient. Le Préfet apostolique regardait par la fenêtre l'incendie du quartier hindou, allumé par des indigènes civilisés, et paraissait absorbé dans la méditation.

– Hélas, il y a longtemps, dit-il, que j'ai prévu que la guerre en Europe signifierait la révolte en Afrique. Nous n'y avons échappé en 19.. que parce que les Noirs n'étaient pas organisés... L'Europe paie ses fautes séculaires, son âpreté à mettre l'Afrique en coupe réglée, son ignorance de l'âme indigène.

– Qu'importe de mourir, dit Cobourg, puisque nos parents et nos frères meurent aussi. Nous sommes privilégiés, car nous tomberons debout et le cœur fier, tandis que les nôtres périssent peut-être dans l'épouvante.

Un long silence se fit. Cobourg dominait l'heure d'un esprit magnanime et libre.

– Il n'y a pas, dit-il, d'empire durable d'une race naturelle sur une autre race naturelle. La domination ne peut conduire qu'à l'esclavage ou à la révolte... Quelles que soient nos erreurs, nous laisserons ici d'impérissables monuments.

– Qu'est-ce que la vie ? Qu'est-ce que la mort ?, dit Hanovre.

– La mort est encore la vie pour ceux qui savent, dit un des missionnaires protestants. Et c'est la plus belle des vies, la vie près de Christ.

Des clameurs confuses et stridentes, où se distinguaient les cris de « À mort », arrivaient jusque dans la sacristie.

– Frères, dit le Préfet apostolique, toute chose vient de Dieu. L'approche de l'instant du dernier soupir ne peut me faire oublier mes devoirs. Avant de succomber de la main de ceux que j'espérais rallier à la vérité, je veux les bénir. Ils ne sont pas coupables et, après Dieu, je n'ai aimé personne autant qu'eux.

Tous répondirent : « Nous vous suivrons. »

Il se fit apporter les vêtements épiscopaux, la mitre, l'étole, l'anneau d'améthyste, les gants et alla prendre à l'autel l'ostensoir. Il fit inviter les quarante catéchistes de la Mission à l'accompagner dans son suprême ministère, mais trente-sept avaient fui. Deux revêtirent la robe rouge et se placèrent à côté du symbole du calvaire.

La compagnie de policiers n'avait pas reçu d'ordre et contenait avec peine les milliers de Noirs qui, les uns en curieux, les autres avec des desseins hostiles, se pressaient au pied des collines sacrées. La foule avait des mouvements d'avance et de recul. Les policiers énervés perdaient petit à petit la maîtrise. Les passions haineuses, enflammées par l'ivresse et la nouvelle des ordres de Rhaba Yahna, s'allumaient au milieu des invectives, des injures, des chants de triomphe et des cantiques.

– Mort aux complices des oppresseurs ! Ceux qui ont poussé à la résignation ne valent pas mieux que les tyrans, criaient les Noirs civilisés.

– Ils sont de la vermine comme les autres. Ils sont des Blancs, ils doivent mourir.

– À mort les ennemis de Jéhovah, criaient les israélites.

Des athées, gesticulant et ricanant, affirmaient que les missionnaires étaient les suppôts hypocrites des Occidentaux. Des membres des sectes « Le Crocodile » et « L'Hyène » clamaient en chœur : « Mort, mort ! »

Toumba, entouré de ses moines, entendait, du haut de la colline Koulou, les cris de la multitude. Il était inquiet des rumeurs de massacre, car les prophéties ne prévoyaient pas l'effusion du sang des Blancs. Les missionnaires n'étaient-ils pas les hommes de Jésus ? N'avaient-ils pas apporté la bonne nouvelle de Ngoïe ? Le prophète ne les avait-il pas reconnus ?

Ses compagnons et lui descendirent la colline et arrivèrent au moment où des Noirs armés d'arcs et de flèches se mettaient aux premiers rangs des spectateurs pour les entraîner vers la cathédrale.

– Arrière, criait Toumba, les assassins des missionnaires ! La vie sauve aux précurseurs de Ngoïe ! Honneur aux Blancs ! Ils sont le bras de Lésa.

– Place à l'anachorète, criaient les Noirs les plus rapprochés de lui. C'est un redoutable jeteur de sorts ! Obéissance au moine ! Sa colère est terrible. Ne tuons pas les missionnaires.

– Respectez les ambassadeurs de la clémence de Lésa, les pères nourriciers de Ngoïe !, faisaient les moines de toutes leurs forces.

Mais leur voix ne dominait pas les chants et les vociférations des Noirs et ils n'avançaient guère dans leurs rangs épais.

En voyant le groupe solennel du Préfet apostolique, des enfants de chœur et des Blancs sortir lentement de l'église et s'arrêter à mi-chemin de la côte, la foule s'était tue. L'Angélus tinta.

Tandis que les Blancs et les enfants de chœur mettaient un genou en terre, le Préfet apostolique éleva l'ostensoir et fit avec lui le signe de la croix. « Dieu, dit-il, que ta miséricorde absolve mes bien-aimés noirs ! Pardonne à ma race ses fautes. »

Toumba s'écria : « Je voue aux tourments éternels les mânes de quiconque fera du mal aux précurseurs. »

Mais une grêle de flèches empoisonnées avait dardé. Le Préfet tomba, atteint au foie par l'une d'elles. Et tandis que les Noirs nationalistes tuaient les assassins à coup de browning, le Prieur était transporté dans la sacristie et étendu sur un lit improvisé de chasubles et d'étoles.

– Amis, fit-il, lorsqu'il eut recouvré un peu de ses forces, le Seigneur m'appelle auprès de lui. Frères protestants, nous vivons depuis des siècles dans la discorde. Je vous ai, quant à moi, toujours aimés. Vous, les évangélistes et nous les catholiques romains, nous poursuivîmes des buts élevés. Nous fûmes les seuls Blancs sur le sol africain à ne point penser à des intérêts pécuniaires. Nous voulions tous un peu plus de lumière et de bonheur pour nos chers

Bantous. Nous avons cru que nous les convertirions au christianisme. Je l'ai espéré pendant les quarante ans de ma vie de missionnaire... Les desseins de la Providence sont impénétrables... Peut-être a-t-elle voulu cela... Peut-être Ngoïe est-il le messager de Jésus.

Il s'affaiblissait et sa voix n'était plus qu'un souffle.

– Tous nous serons sauvés, frères, dit-il, car tous nous rendrons à Dieu un cœur pur de toute tache volontaire... J'ai tant aimé cette douce race. Bénissez-moi et soyez bénis.

À cet instant, un catéchiste protestant, le visage rayonnant de joie, vint annoncer que Rhaba Yahna, selon les dernières nouvelles, prenait parti pour les Blancs.

Le Préfet ne prononçait plus que des paroles sans suite : « Noirs... la plus religieuse des races... *Nunc dimittis servum*... Ngoïe Jésus Rédempteur... Je vois Dieu. »

La majesté d'une âme généreuse gagnant l'au-delà de la vie s'épandait sur son visage.